



Cahiers
de Recherches
Médiévales

Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

17 | 2009

Le poison et ses usages au Moyen Âge

La mélancolie et ses poisons

Du venin objectif au poison atrabilaire

Pierre Levron



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/11515>

DOI : [10.4000/crm.11515](https://doi.org/10.4000/crm.11515)

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 173-188

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Pierre Levron, « La mélancolie et ses poisons », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11515> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.11515>

Tous droits réservés



La mélancolie et ses poisons : du venin objectif au poison atrabilaire

Abstract : This article examines the relationship between poison and melancholy, understood as a synthesis of the theory of humours and the theological notion of acedia elaborated by writers in the twelfth and thirteenth centuries. First, it studies the links between medical models of poison and black bile that allowed for their ideological convergence. It then traces the links between poisoning and illnesses of melancholy. Justified by the rarity of lethal poisonings in literary narratives and by the literary ethic of melancholy, the imperative of recovery is taken up at the end of our study.

Résumé : Cet article étudie les relations entre le poison et la mélancolie, comprise comme une synthèse entre la théorie des humeurs et l'idée théologique d'acedia réalisée par les écrivains du douzième et du XIII^e siècle. Tout d'abord, l'étude examine les liens entre les modèles médicaux du poison et de la bile noire permettant leur convergence idéologique ; elle étudie ensuite les relations entre l'empoisonnement et les maladies mélancoliques délétères. Justifié par la rareté dans les textes littéraires des empoisonnements mortels autant que par l'éthique littéraire de la mélancolie, l'impératif de guérison est le dernier objet de l'enquête.

Les esprits cultivés et les savants du Moyen Âge central sont fascinés et inquiétés par deux phénomènes qui se situent à la confluence de la chimie, de l'éthique et de la littérature : les poisons et la bile noire, qui perturbent, sinon détruisent, le corps, mais aussi l'esprit. Le *Canon de la Médecine* d'Avicenne les étudie tous les deux¹. Ils se rapprochent encore l'un de l'autre par une fonction anthropologique essentielle qui leur permet de structurer des discours littéraires voués aussi bien à l'enseignement qu'à la distraction² et qui appelle des approches fantasmatiques, poétiques, mais aussi juridiques et médicales³. Corinne Boujot a soutenu l'hypothèse d'une relation métaphorique entre poison et bile noire dans sa lecture des récits en vers de la légende de Tristan et Yseut⁴. Une définition littéraire de la mélancolie fondée sur le croisement de la notion théologique d'*acedia* et de la théorie des humeurs paraît d'autant plus propice à un rapprochement idéologique de l'atrabilaire et du poison qu'elle permet de transformer un matériau scientifique en métaphore d'un trouble moral délétère. Notre étude examinera trois aspects : les

¹ L'ouvrage, traduit en latin par Gérard de Crémone en 1187, traite des empoisonnements dans sa quatrième partie et de la mélancolie dans les chapitres 18 à 20.

² Voir : P. Levron, *Naissance de la mélancolie dans la littérature des douzièmes et treizièmes siècles*, thèse de doctorat inédite dirigée par J. Cerquiglini-Toulet et soutenue devant l'université de Paris IV le 30 juin 2005.

³ Voir : J.-M. Fritz, *Le discours du fou au Moyen Âge*, Paris, P.U.F, 1992.

⁴ Voir : *Le Venin*, Paris, Stock, 2001, p. 89-90.

fluides pathologiques, la violence venimeuse et le problème de la guérison du « venin mélancolique ».

Les fluides pathologiques.

Il était tentant d'étudier l'usage métaphorique du poison dans la littérature édifiante ; ce dernier représente des péchés capitaux perturbant ou inhibant le progrès spirituel des fidèles. Nous ne l'avons pas fait, dans la mesure où ce poison-là est totalement intellectualisé ; il ne renvoie à aucune réalité matérielle. Il nous fallait examiner comment un objet réel pouvait représenter des passions ; nous avons alors examiné la nature matérielle du venin dans le *corpus* littéraire et dans la littérature médicale. Le poison et la bile noire se présentent avant tout comme des liquides délétères. Si tous les poisons ne sont pas liquides, comme l'affirment les traités de toxicologie médiévaux, la forme liquide retient l'attention pour deux motifs essentiels : elle est tout d'abord très répandue au Moyen Âge ; elle se prête ensuite à un grand nombre d'applications diverses : dissimuler un poison dans un aliment ou un médicament, enduire des armes ou des vêtements. S'ils utilisent aussi des onguents toxiques, dont deux exemples existent dans le *corpus*, les textes littéraires recourent majoritairement à des venins liquides qui revêtent plusieurs espèces : le philtre d'amour de la tradition tristanienne, la potion narcotique que le roi Marc fait boire à Tristan dans la rédaction V.I. du *Tristan en Prose*, le poison qui recouvre certaines armes ou le venin de créatures reptiliennes : serpents ou dragons monstrueux. Surtout, cette forme liquide rapproche la constitution du poison de celle de l'atrabile, fluide humoral dont les effets peuvent être néfastes. L'identité n'est toutefois jamais totale entre ces deux liquides que l'on ne peut jamais amalgamer complètement : la bile noire est toujours froide et sèche, tandis que l'on répertorie dès le Moyen Âge un certain nombre de poisons chauds. Pietro d'Abano souligne par exemple qu'ils tuent en provoquant un échauffement excessif détruisant les organes vitaux⁵. Le parallélisme entre la mélancolie et le poison n'est donc pas entier si l'on considère leurs seules propriétés chimiques. Il ne l'est pas davantage quand l'on examine les définitions médicales courantes des tempéraments : les *Distiques salernitains* n'assignent aux mélancoliques aucune affinité particulière avec les poisons. Il est beaucoup plus sensible et bien moins problématique quand l'on observe leurs fonctionnements respectifs. Pietro d'Abano explique ainsi que le venin « détruit et consume le corps humain » : mélangé dans l'organisme avec le sang ou l'aliment, il corrompt l'organe touché en l'investissant et en bouleversant la composition chimique ordinaire, la réduisant à une matière vénéneuse⁶. Matfre Ermengaud affirme dans son *Breviari d'Amor*⁷ que la mélancolie est essentiellement un précipité de nutriments inefficaces :

⁵ Pietro d'Abano, *Traité des poisons (traictié des venims de Pierre d'Abano dict Conciliateur...)*, traduit en français par Lazare Boët, Lyon, Jean Huguétan, 1593, p. 14.

⁶ *Ibidem*, p. 6-7.

⁷ Edité par P. T. Ricketts, London, A.E.I.O, 1989, tome II.

*Pueis fai la melencolia
De sso quez es sec ab frejor
Terrenal, ab mens de valor*⁸

Renforcée par des aliments terrestres peu nutritifs, la bile noire est un précipité d'éléments inutiles ailleurs ; elle s'oppose d'un point de vue dialectique mais aussi sanitaire au sang, qui se nourrit de ce qui est chaud, humide et bien digéré⁹. Surtout, elle permet la fixation dans l'organisme d'apports nutritifs qui ne sont pas sains. Le *Régime du Corps* d'Aldebrandin de Sienna¹⁰, traité de diététique composé dans la seconde moitié du XIII^e siècle, décrit les maladies que peut entraîner la consommation de la viande d'une oie âgée :

Chars de vielle awe si est froide et seche, et engendre gros sanc et mela(n)colieus, et por ce, se doivent garder cil qui ont le complexion melancolieuse, et ki ont foible fourciele, et ki ont maladies de rate, et ki chient volentiers en caudes maladies et froides, car de se nature, fait venir meselerie, cranche, quartainnes et assés d'autres maladies semblans, et por ce, ne les fait pas boin user.¹¹

Les atrabilaires mangeant de cette viande risquent donc de subir un excès de bile noire polluant leur sang. Cette nourriture paradoxale se rapproche du poison par l'altération de la composition chimique de l'organisme. Aldebrandin ne parle pas de transformation du sang en bile noire, mais en souligne une dénaturation profonde touchant à la fois à la nature même du sang, qui favorise traditionnellement l'agilité chez ceux en qui il prédomine¹² et sa formule chimique. La capacité de la bile noire à provoquer la lèpre est soulignée par le compilateur d'un recueil de recettes médicales en langue d'oc¹³ :

*Rescias del lebros, de cal color se trastorna e negreza, a la vegada en blancor, a la vegada a vermeillor, et aissi conoiseres la lepra el cors del ome. E fa scabia e aspra codena e fosca colors, et es de malenconic humor et es fort greus a gerir per metge.*¹⁴

⁸ « Ensuite, (la nature) fournit à la bile noire ce qui est froid, sec et d'essence terrestre ; ce qui a le moins de valeur » (v. 7746 à 7748)

⁹ *Breviari d'Amor, op. cit.*, v. 7740 à 7742.

¹⁰ Edité par R. Landouzy et L. Pépin, Paris, Champion, 1911.

¹¹ *Régime du Corps, op.cit.*, « char de vielle awe », p. 129-130.

¹² *Dialogue de Placides et Timeo*, édité par C. Thomasset, Genève, Droz, 1980, 427, p. 208.

¹³ « Recettes médicales du XIII^e siècle en langue de Provence », éditées par C. Brunel, *Romania*, 83, 1962, p. 145-182.

¹⁴ *Op.cit.*, notice 221, p. 164 : « Observe le lépreux ; de quelle manière son teint se transforme et devient noir, à la fois vers la blancheur, à la fois d'une manière plus rouge, et ainsi tu distingueras la lèpre sur le corps d'un homme. Et elle produit une couenne âpre et semblable à la scabieuse, un teint sombre ; elle relève de l'humeur mélancolique et elle est très difficile à guérir par le médecin » ; voir aussi la notice 217, p. 163.

Capable de causer l'une des maladies les plus graves et les plus inquiétantes pour l'homme médiéval, la bile noire peut se rapprocher d'un véritable poison humoral, dès lors que sa propension, élevée à en croire la littérature médicale du temps, à provoquer des maladies expose ses victimes à un risque sanitaire considérable. Fonctionnellement, bile noire et poisons se rapprochent donc par leur violence intrusive ; ingérés, ils entraînent la fabrication par l'organisme de substances délétères. Pietro d'Abano et Aldebrandin de Sienna évoquent des corps transformés de l'intérieur par l'inversion concrète de leur chimie interne : l'invasion atrabilaire ou vénéneuse repose sur la puissance d'apports néfastes conduisant le corps qu'ils investissent à les reproduire. Strictement médical dans le recueil de recettes d'oc, le discours se fait très discrètement anthropologique chez Aldebrandin de Sienna, dans la mesure où l'altération de l'organisme par l'atrabile concerne aussi bien la définition idéale d'un individu que sa santé concrète. Certains poisons se rapprochent de la bile noire par leur capacité à altérer l'esprit de leurs victimes. Pietro d'Abano affirme que la pierre d'aimant :

rend mélancolique, lunatique (...) celui qui la reçoit, de la mesme, preparee avec autres medecines, usent les medecins, en la curation de la melancolie.¹⁵

Si la convergence se fait ici par les pathologies entraînées par la prise du poison, ce dernier se substituant littéralement à un excès de bile noire, elle se fait ailleurs par d'autres séquelles qui relèvent, pour les médecins comme pour les écrivains du Moyen Âge central, des passions mélancoliques : donnera-on de la mandragore à celui que l'on veut empoisonner, il subira un « étonnement d'esprit » et la folie¹⁶. Elle se fait également par la transposition au psychisme du parallélisme fonctionnel chimique. Avicenne dit dans son *Canon* :

On appelle mélancolie un changement des opinions et des pensées [allant] contre le cours naturel vers l'altération, la crainte et l'affliction, à cause d'une complexion mélancolique qui rend l'esprit [situé] à l'intérieur du cerveau peureux ou attristé et qui lui fait peur par ses propres ténèbres, tout comme les ténèbres extérieures provoquent tourment et crainte, conformément au fait qu'une complexion froide et sèche est défavorable à l'esprit, puisqu'elle l'affaiblit.¹⁷

Comme un corps envahi par un poison ou par un excès de bile noire, le psychisme mélancolique fonctionne à-rebours de son évolution normale. La révolution des propriétés fondamentales de l'esprit, souvent rendue dans la littérature de l'époque par celle des propriétés intrinsèques au moment où commence une crise atrabilaire, est donc le pendant intellectuel de l'inversion de la chimie conservatrice. L'empoisonnement, le déséquilibre humoral en faveur de l'atrabile et la mélancolie intellectuelle sont donc des maladies d'« inversion », au sens où ils contredisent les principes essentiels de la conservation de la vie. C'est pour cela que

¹⁵ *Traictié des venims, op.cit.*, p.21.

¹⁶ *Ibidem*, p.65.

¹⁷ Avicenne, le *Canon de la Médecine*, P. Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire*, Paris, Le Promeneur, 2005, p. 343.

l'on souligne leur caractère « contre-nature ». Les juristes et les théologiens médiévaux y sont sensibles, comme l'a montré Franck Collard¹⁸, tout comme les médecins. Les enjeux de la mélancolie et du poison sont donc aussi bien symboliques que scientifiques, dès lors qu'ils contredisent un ordre voulu par Dieu. L'*horrendum scelus*¹⁹ qu'est l'empoisonnement appelle confession ; on risque la damnation à le commettre. Le *Liber Poenitentialis*²⁰ d'Alain de Lille comprend plusieurs questions qui s'y rapportent directement : a-on confectionné un philtre d'amour²¹, lié par l'étymologie du mot *potionem* ainsi que par son caractère « inversant » au poison, ou perpétré un empoisonnement mortel²² ? Le *Roman de Tristan* de Béroul montre les amants avouant à l'ermite Ogrin la consommation du philtre. Celui-ci leur adresse une remontrance véhémement où il évoque leur damnation²³. Lié au démon, le poison a une posture parallèle à celle de l'*acedia*, qui détourne elle aussi le fidèle de sa vocation religieuse et qui est, elle aussi, d'origine démoniaque²⁴. Tous deux sont des adversaires redoutables pour la foi, la moralité, le salut, la vie, sinon la nature même du chrétien. Leur propension à inverser dangereusement l'ordre naturel macrocosmique et surtout microcosmique est soulignée par des discours savants qui permettent de dégager une sorte de « théorie implicite » qui ne les assimile pas, mais qui les fédère dans un paradigme moral bien plus que scientifique du fluide révolutionnaire aux effets virulents. Leur parenté éthique dérive essentiellement de leur parallélisme fonctionnel ; on souligne également leur violence, que l'on appréciera sous un angle double : celui de la souffrance des empoisonnés mais aussi celui d'un scandale créant l'impératif moral d'y remédier.

La mélancolie ou la violence venimeuse.

Il faut étudier trois phénomènes : la violence physique et la violence psychique, puisque les avatars littéraires des poisons médiévaux attaquent souvent le corps et l'esprit de leurs victimes de manière simultanée, mais surtout l'inversion des propriétés intrinsèques ou de la visée initiale d'un acte qui caractérise généralement la prise de poison dans les récits. C'est elle qui relie le venin ou le philtre à une mélancolie révolutionnaire dénaturant sa victime. On distingue plusieurs types d'inversion venimeuse : la mort du personnage, l'inversion de son essence, ou celle, beaucoup plus pragmatique, des conséquences de son action au

¹⁸ F. Collard, *Le crime de poison au Moyen Âge*, Paris, PUF, 2003.

¹⁹ Voir : F. Collard, « *Horrendum Scelus*. Recherches sur le statut juridique du crime d'empoisonnement au Moyen Âge », *Revue Historique*, 300/4, 1998, p. 737-763 ; id. « *Veneficis vel maleficiis*. Réflexion sur les relations entre le crime de poison et la sorcellerie dans l'Occident médiéval », *Le Moyen-Âge, revue d'histoire et de philologie*, CIX, 1, 2003, p. 9-57, p. 28.

²⁰ Edité par J. Longère, Louvain, Nauvelaerts, Lille, Librairie Giard, 1966.

²¹ *Liber poenitentialis, op.cit.*, t. II, sec. II (p.14-74), XXXIX, p. 67.

²² *Ibidem*, XXXVII, p. 66.

²³ Béroul, *Le Roman de Tristan*, édité par E. Muret, édition revue par L.M Defourques, Paris, Champion, 1957, v. 1387-1400.

²⁴ Voir : Cl. Jequier, *La folie, un péché médiéval*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; A. Larue, *L'autre mélancolie, acedia ou les chambres de l'esprit*, Paris, Hermann, 2001.

moment où il est empoisonné. La mort par *venenatio* inverse brutalement le processus vital, affirme le *Tristan en Prose* relatant le décès du fils de la marâtre de Tristan :

Et tot maintenant qu'il en ot beü, il se pasme et s'estent entre les mens de cele qui le tient, et erranment li parti l'ame dou cors.²⁵

Les adverbes synonymes *maintenant* et *erranment* soulignent tout d'abord l'imédiateté de la mort et, d'une manière secondaire, la violence d'un processus mortel limité à l'ingestion du poison et au décès du bambin. La mort de Gaheris de Karaheu, tué par la pomme empoisonnée que la reine Guenièvre lui a tendue, est décrite d'une manière comparable :

Et si tost comme il en ot le col passé, il chaï erranment voiant la reïne et tous celz qui furent a la table ; si saillirent maintenant sus de la table et furent tuit esbahi de ceste merveille.²⁶

Si les deux récits utilisent un lexique similaire, la *Mort le roi Artu* insiste sur la violence visuelle de la mort : elle devient un spectacle qui provoque la stupéfaction unanime et qui déstabilise l'ordre initial de la cour assise au repas. Elle affecte donc aussi bien l'organisation de la société qu'elle inverse pragmatiquement le don initial de la pomme au chevalier. Si ces deux textes évoquent des venins à action immédiate, les textes connaissent également des poisons dont l'action est dilatée, c'est-à-dire qu'elle prend effet dès l'ingestion de la substance, mais la victime ne meurt qu'après un temps parfois assez long. *Le Roman d'Alexandre*²⁷ choisit quant à lui de transformer un poison à action dilatée en poison à action immédiate. Le venin de serpent utilisé par les meurtriers du roi ne doit normalement produire aucun effet pendant huit jours avant de le tuer en deux jours²⁸. Or, ses effets sont immédiats :

Quant li rois ot beü, si li froidist le cors,
Sa chars devint plus vers que n'est fuele de jors (IV, laisse X, vers 171 et 172).

Ses forces l'abandonnent alors qu'il fuit les lamentations de ses courtisans²⁹ ; il perd connaissance³⁰, et l'on souligne le noircissement de sa bouche après sa mort³¹,

²⁵ *Le Roman de Tristan en Prose*, édité par R. L. Curtis, Munich, Max Hueber, 1963, tome I, chapitre 246, p. 132.

²⁶ *La Mort le roi Artu*, éditée par J. Frappier, Genève, Droz, Paris, Minard, 1964, chapitre 62, p. 76.

²⁷ Édité par E. C. Armstrong, présenté et traduit par L. Harf-Lancner, Paris, librairie générale française, 1994.

²⁸ *Le Roman d'Alexandre*, *op. cit.*, III, 457, v. 7824-7829.

²⁹ *Ibidem*, IV, 11, v. 194-195.

³⁰ *Idem*, 21-22, v. 563-565.

³¹ *Idem*, 35, v. 659-661.

qui survient dans la journée³². Si le récit décrit une mort beaucoup plus rapide qu'elle ne devrait l'être en insistant sur un renversement du processus vital comprenant le refroidissement du corps (qui reflète peut-être l'interruption de la circulation des humeurs) et l'altération verdâtre de son teint, il transforme un ensemble de données héritées du discours médical et du savoir juridique³³ en crise mélancolique littéraire par l'utilisation d'un temps narratif dilaté par les adieux du prince à ses vassaux et caractérisé par une tentation suicidaire, le prince fuyant pour ne pas entendre les lamentations de ses vassaux et pour se noyer dans l'Euphrate³⁴. L'inversion porte alors sur deux éléments : les propriétés d'Alexandre, bien entendu, la décomposition de sa dépouille étant le contraire de sa beauté parfaite et de sa santé exemplaire³⁵, mais aussi celle de la visée concrète de la cour : réunie pour fêter son couronnement, elle déplore sa mort. En inscrivant le décès du personnage dans une longueur émotive et testamentaire, le narrateur substitue des crises affectives surdéterminées par des symptômes psychiques qui l'emportent concrètement sur les symptômes de l'envenimement à un processus biologique. Une seconde espèce de crise mélancolique touche plusieurs de ses vassaux dont le deuil revêt également une coloration suicidaire³⁶. L'inversion de l'essence, quant à elle, ne porte pas atteinte à la vie de celui qui en est affecté, mais à sa nature profonde. Le héros éponyme de *Guillaume de Palerne*³⁷ est transformé en loup-garou par l'application d'un onguent :

D'un oignement li oint le cors
 Qi tant estoit puissans et fors ;
 Tant par estoit de grant vertu,
 Si tost com l'enfans oins en fu,
 Son estre et sa semblance mue,
 Qe leu devint et beste mue (vers 301 à 307).

La mutation repose sur trois éléments : la virulence de l'onguent, qui surpasse littéralement les forces essentielles de la victime ; si l'on retrouve un principe essentiel de l'action du poison, le texte ne permet pas de supposer de quelle manière l'onguent agit ; le romancier retient donc le principe d'un produit néfaste triomphant de l'ensemble de l'organisation du corps, mais le « déréalise » ; le fantastique teinté de malédiction, avatar fort probable du lien intime entre *maleficium* et *veneficium* présidant d'ordinaire à la lycanthropie, et la maladie elle-même. Le loup-garou et les plus malades des mélancoliques sont parfois apparentés dans la nosographie médiévale. Le *Al-Hawi* de Rhazès décrit une forme de lycanthropie liée à la mélancolie³⁸, et Vincent de Beauvais parle dans son *Speculum Naturale* d'une

³² *Idem*, 23, v. 601, et 40, v. 1408-1413.

³³ Voir : F. Collard, *Le Crime de poison au Moyen Âge*, op. cit., p. 79.

³⁴ *Le Roman d'Alexandre*, op. cit., IV, 11, v. 190-193.

³⁵ *Ibidem*, 56, v. 1244-1247.

³⁶ *Idem*, 38, v. 752-765, 53, v. 1190-1201, 57, v. 1322-1340.

³⁷ Édité par A. Micha, Genève, Droz, 1990.

³⁸ Voir : John Livingston Lowes, « The loveres maladie of hereos », *Modern Philology*, 11, 1914, p. 494-524, surtout p. 508.

« mélancolie canine »³⁹. Si ces deux pathologies ne sont pas les modèles littéraires de la scène, elles n'en fournissent pas moins un cadre médical et idéologique apte à la création d'un pathos fantastique rendu encore plus inquiétant par ces emprunts à un savoir médical bien connu et peut-être identifiable par les plus cultivés des destinataires originaux de ces textes. Succédant aux véritables causes des fureurs mélancoliques canines, la morsure d'un animal enragé ou la démence amoureuse, l'onguent déshumanise littéralement Guillaume et lui inflige, outre une privation de son identité, une véritable mort sociale. L'inversion d'un état d'esprit ou d'une volonté initiale possède également des effets durables, comme le montre la prise du philtre d'amour par Tristan et Yseult racontée par le *Tristan en Prose* :

Maintenant qu'il ont beü li uns regarde l'autre, et sont aussi com tuit esbahi. Or pensent a autre chose qu'il ne pensoient devant. Tristanz pense a Yselt, et Yselt a Tristan. Toz est obliez li rois Mars. Tristanz ne demande autre chose fors que l'amor d'Yselt.⁴⁰

La révolution de l'état d'esprit initial est ambivalente. Elle semble se substituer à l'inversion littérale alors qu'elle la reproduit : une idée extérieure aux préoccupations initiales des personnages devient un désir obsédant. D'un point de vue symptomatique, elle relie le philtre au poison, puisqu'il réalise sur un mode mineur la capacité de ce dernier à surpasser la nature ; elle sert aussi à qualifier un état mélancolique, puisque ce philtre dissous dans du vin possède une force double : la sienne et celle de son vecteur. Dans le *Problème XXX.I*⁴¹, les effets du vin servent de métaphore à l'influence de la bile noire sur l'esprit de l'atrabilaire ; la tradition poétique des amants de Cornouailles se sert de l'ivresse pour parler de celle du philtre. La révolution mélancolique s'opère donc par un breuvage « double », rattaché à l'humeur par sa chimie symbolique fondamentale et par l'obsession amoureuse qu'il génère, le poison-philtre se substituant d'une manière presque littérale à l'influence de l'atrabile, la chimie du corps amoureux se rapprochant beaucoup plus de la prédominance de l'humeur noire que celle du corps mort, qui n'est pas toujours mélancolique par son régime chimique proprement dit : les morts brèves s'apparentent symboliquement à certaines crises atrabilaires graves surgissant brusquement, les morts plus lentes relevant davantage de l'invasion chimique de l'organisme par un fluide destructeur observable lors de certaines maladies provoquées par des poisons, telle celle de Lancelot se désaltérant en buvant une eau contaminée par deux serpents :

Si prant .I. cope d'or qui devant lui estoit, si l'amplist de la fontainne, si la boit toute plainne et la troeve bonne et froide, si li fu avis, a ce qu'il avoit grant chaut ; si am but outre mesure, por ce qu'il cuida si bien faire si que, ançois que il partist de la

³⁹ Voir : Ph. Walter, *Canicule*, Paris, S.E.D.E.S, 1988, p. 161.

⁴⁰ *Le Roman de Tristan en Prose*, édité par R. L. Curtis, II, Leyde, Brill, 1976, 445, p. 65.

⁴¹ Édité par J. Pigeaud, Aristote, *L'homme de génie et la mélancolie*, Paris, Rivages, 1988.

table, fu si malades qu'il cuida bien morir. Et il se pasme de la grant angoisse que il sant au cuer et gist grant piece comme morz.⁴²

Le récit insiste sur l'inversion d'un geste naturel effectué dans un cadre courtois qui transforme une action logique en acte contre-nature. On retrouve là une caractéristique du portrait poétique de l'atrabilaire agissant contre ses intérêts, jointe à l'idée de la dissimulation du venin ; Lancelot a bu parce qu'il a vu un simulacre d'eau pure. Si l'on excepte le meurtre de Tristan par Marc dans le *Tristan en Prose*, l'agression que Symeu, tombé en *desesperance*, perpète contre Pierre dans l'*Estoire del Saint Graal* au moyen d'un couteau envenimé ou l'empoisonnement d'Alexandre, le *corpus* analysé attire souvent l'attention sur deux éléments : le caractère indécidable du venin qui rend possible l'inversion du don de nourriture ou de l'alimentation, et la déviation de certaines cibles du poison. La marâtre de Tristan tue son propre fils alors qu'elle avait décidé d'empoisonner son beau-fils, et Avarlan remettant la pomme empoisonnée à Guenièvre projetait tout d'abord de tuer Gauvain. Des personnages neutres sont donc victimes de meurtres à caractère ignominieux, retenu en littérature aussi bien qu'en théologie ou en droit. Le choix, dans la *Mort le roi Artu*, de la *venenatio* plutôt que du duel ou même de l'attentat armé contre un chevalier détesté⁴³ met en évidence l'effondrement de l'éthique chevaleresque et la rupture des relations de confiance entre le suzerain et ses vassaux, la reine étant accusée du meurtre. L'empoisonnement étend donc à un corps social un acte conçu par un lâche, la couardise étant un des traits essentiels de l'atrabilaire⁴⁴.

La violence physique et psychologique de l'empoisonnement suppose que l'on s'interroge sur ce que ressentent les intoxiqués. Quels symptômes présentent-ils ? L'enflure d'une partie du corps ou du corps tout entier apparaît souvent : Pierre⁴⁵, Lancelot⁴⁶, Tristan⁴⁷ et Alexandre⁴⁸ en souffrent. Elle est attestée aussi bien par Pietro d'Abano⁴⁹ que par les sources juridiques⁵⁰. La puanteur des plaies ou du corps s'observe lors des deux grandes intoxications de Tristan : à la suite de son

⁴² *Lancelot*, édité par A. Micha, IV, Genève, Droz, 1979, LXXVI, 3, p. 135. Voir également : M. Demaules, « Lancelot et l'envenimement : une rêverie tristanienne », *Lancelot*, études recueillies par M. Séguy, Paris, Autrement, 1996, p. 81-89.

⁴³ Retenu *a contrario* par Galantinet contre Escanor li Biaus dans le roman de Girart d'Amiens *Escanor* (édité par R. Trachsler, Genève, Droz.), v. 7860-8109.

⁴⁴ Voir : l'exposé de la théorie des humeurs des « Remèdes populaires du Moyen Âge », édités par A. Salmon, *Mélanges Gaston Paris*, Paris, Librairie Emile Bouillon, 1890, p. 253-266 et surtout p. 254-255.

⁴⁵ *L'Estoire del Saint Graal* (éditée par J-P. Ponceau, Paris, Champion, 1997), tome II, 830, p. 524.

⁴⁶ *Lancelot*, *op. cit.*, tome IV, LXXVI, 7, p. 137.

⁴⁷ Thomas d'Angleterre, *Les fragments du Roman de Tristan*, édités par B. H. Wind, Genève, Droz, Paris, Minard, 1960.

⁴⁸ *Roman d'Alexandre*, *op. cit.*, IV, 9, v. 167.

⁴⁹ *Traictié des venims*, *op. cit.*, p. 69 (notice de l'aconit).

⁵⁰ F. Collard, *Le crime de poison au Moyen Âge*, *op. cit.*, chapitre III, p. 77.

combat contre le Morholt⁵¹ et avant sa mort⁵². Le *Lancelot en Prose* enregistre la chute des ongles et des cheveux⁵³, et plusieurs textes évoquent l'amaigrissement ou la paralysie de leurs personnages⁵⁴, relevée par Pietro d'Abano⁵⁵. Les auteurs évoquent également les plaintes émises par leurs personnages⁵⁶. Certains d'entre eux ne sont pas particuliers à l'empoisonnement. La lèpre en présente certains, comme le soulignent les *Recettes médicales en provençal* décrivant la chute des ongles chez celui qui en est atteint⁵⁷. Toutefois, ce type de convergence est exceptionnel ; les écrivains sont fidèles à un tableau clinique conventionnel. Le *corpus* ne présente pas d'innovations particulières. Là encore, la liaison entre l'envenimement et les maladies atrabilaires ne relèvent pas tant de la reprise d'un enseignement médical que de l'association implicite de la *venenatio* à une catégorie poétique de maladies graves provoquées par des passions mélancoliques mettant en péril la cohésion du corps. L'empoisonnement boursoufflant le corps, provoquant un teint verdâtre, la chute des ongles et des cheveux et la cécité presque totale de certaines de ses victimes est avant tout un dérèglement délétère de l'organisme causé par une agression chimique ; l'amour héroïque, pathologie de la frustration du désir, est quant à lui un dérèglement délétère de l'organisme causé par une obsession amoureuse incontrôlable. Ils possèdent, d'un point de vue médical, un point commun important : ils bannissent toute nourriture saine. Un amant héroïque ne s'alimente plus, dit Bernard de Gordon dans son *Lilium Medicinae*⁵⁸ :

*Signa autem sunt quando amittunt somnum et cibum et potum.*⁵⁹

Si l'appétit disparaît totalement et si les principes chimiques de la maladie s'opposent presque à ceux de l'empoisonnement, puisque le corps ne se régénère plus, l'amour héroïque inverse également les nécessités biologiques. Leur convergence idéologique se fait, dans les textes littéraires interrogés, par trois points : cette impossibilité de les contrôler, leur aptitude à décomposer un corps dont la beauté aura été au préalable évoquée pour en mieux souligner la cohésion fondamentale, et le vocabulaire. Le verbe *languir* est en effet commun à certaines descriptions d'empoisonnement et d'amour héroïque. *Amadas et Ydoine*⁶⁰ l'emploie

⁵¹ *Le Roman de Tristan en Prose*, Curtius, *op. cit.*, I, 305, p.155.

⁵² *Le Roman de Tristan en Prose*, édité par L.Harf-Lancner sous la direction de Ph. Ménard, t. IX, Genève, Droz, 1997, XIII, 76, p. 188 ; *Roman de Tristan de Thomas*, *op. cit.*, v. 1071 – 1072.

⁵³ *Lancelot*, *op. cit.*, IV, LXXVI, 10, p. 139.

⁵⁴ *Le Roman de Tristan en Prose*, t. IX, *op. cit.*, VIII, 76, p. 188.

⁵⁵ *Traictié des venims*, *op. cit.*, p. 22 (notice de la céruse).

⁵⁶ *Roman de Tristan de Thomas*, *op. cit.*, v. 1089-1090 ; *Tristan en Prose*, tome I, *op. cit.*, 305, p. 155 et t. IX, VIII, 76, p. 188.

⁵⁷ *Op. cit.*, notice 217, p. 163.

⁵⁸ J. Livingston Lowes, *op. cit.*, p. 500.

⁵⁹ « Les signes de cette maladie sont : l'interruption du sommeil, de l'alimentation et de la boisson ».

⁶⁰ Édité par J. R. Reinhard, Paris, Champion, 1998.

neuf fois au cours des trois dépressions héroïques de son personnage principal⁶¹, et Thomas le place dans la bouche de Kaherdin décrivant à Yseut les souffrances de Tristan :

Il languist e vit en doloir
En anguisse et en puür (vers 1453 et 1454).

Si le discours de Kaherdin vient d'évoquer la *venenatio*, la description précise de ses symptômes cède la place ici à une évocation de ses souffrances centrée sur un réseau caractéristique aussi bien de l'amour héroïque que de l'empoisonnement : les langueurs et les souffrances physiques et morales. Les auteurs de l'*Estoire del Saint Graal* et du *Tristan en Prose* préfèrent décrire ce qu'éprouvent leurs personnages victimes de poisons virulents. Les souffrances de Tristan relèvent du corps et de son esprit :

Mesire Tristrans se demente et amaigrist et empire trop malement si que, ançois que li mois fust passés, nus qui devant l'eüst veü nel reconneüst. Il ne se puet mais remuer et crie et braït par grant dolour, ausi con s'il feüst hors del sens.⁶²

Le récit joue sur l'ambivalence des souffrances et sur la polyvalence de son lexique. Le verbe « à double entente » (*se dementer*) évoque ici principalement des cris de douleur ; on l'utilise également pour désigner des lamentations. L'apparition littérale de ces cris dans le passage suppose que le verbe puisse viser aussi bien la souffrance psychique et sentimentale que les tourments physiques, dès lors que ceux-ci ont une désignation plus spécifique. La comparaison de ces cris avec ceux d'un dément met en parallèle la *venenatio* et la démence ; toutes deux sont des maladies où la parole humaine disparaît. Par extension, elles abolissent la rationalité du corps et celle de l'esprit. Le tableau clinique participe de cette ambivalence en renvoyant à deux maladies mélancoliques graves dont Tristan a souffert : les cris évoquent ceux qu'il a poussés en sombrant dans la folie⁶³, l'amaigrissement rappelant quant à lui la mélancolie héroïque qui a frappé le personnage au moment de l'emprisonnement d'Yseut par Marc⁶⁴. L'intoxication devient le sommet logique de la mélancolie de Tristan parce qu'elle utilise les caractéristiques de deux pathologies atrabilaires qui exposent leur victime au risque de mourir. Pierre, quant à lui, est très affaibli par sa blessure et par sa navigation maritime :

En tel maniere erra Perron parmi la mer trois jorz entiers que il ne but ne ne mainja se mout petit non. Au quart jor, a hore de prime, li avint qu'il s'endormi de laseté et de travail, come cil qui mout avoit soffert d'angoisse et de peine en pou de tens. Et en ce qu'il se fu endormiz tant megres et tant chaitis par semblant qu'il ne peüst

⁶¹ Voir : les v. 589, 618, 627, 811, 832, 835, 862, 867 (il est employé par le narrateur), 692 (il est utilisé par Amadas).

⁶² *Tristan en Prose*, IX, VIII, 76, p. 188.

⁶³ *Le Roman de Tristan en Prose*, t. III, Cambridge, D. S Brewer, 1985, 871, p. 173.

⁶⁴ *Ibidem*, t. II, 539, p. 139.

estre plus, si li avint qu'il arriva en une isle ou il avoit un chastel buen et fort et riche merveilleusement.⁶⁵

Le vocabulaire a moins d'importance que les circonstances : cette navigation maritime inspirée d'ailleurs de celle de Tristan conjoint l'absence presque totale de nourriture et l'amaigrissement du patient. Le poison est donc héroïque par la réunion d'une interruption forcée des appétits vitaux et de la décomposition du corps signifiée par la maigreur du personnage. Aucun de ces deux romanciers ne vise l'exactitude médicale ; leurs récits contredisent même les traits majeurs de la *venenatio*. La transformation de l'intoxication en maladie symbolique de deux espèces majeures de mélancolie, la souffrance amoureuse et l'*acedia*, suppose que la réalité physique de l'envenimement cède le pas à une communauté de signes distinctifs établissant une continuité entre des crises atrabillaires dont l'intoxication sera la plus intense, dans la mesure où elle aura une cause chimique : l'introduction d'un fluide délétère dans l'organisme. L'agrégation de l'empoisonnement à la mélancolie littéraire se fait donc par la définition d'une pathologie poétique dont les traits fondamentaux sont analogues et l'emportent concrètement sur un héritage médical dont l'on retient les éléments les plus pathétiques. Elle résulte aussi des liens que les écrivains établissent entre les soins que l'on prodigue aux empoisonnés et ceux que l'on emploie pour d'autres maladies atrabillaires.

La potion contre le poison (ou : une mélancolie curable ?)

Les soins sont des impératifs absolus pour la mélancolie et le poison, aussi bien pour des raisons médicales que pour des raisons morales. Ils le sont d'autant plus que l'envenimement est assez rarement mortel dans le *corpus* analysé : quatre personnages meurent empoisonnés. Le clivage entre une réalité décrite par les sources judiciaires et les discours romanesques est donc considérable⁶⁶. L'enquête abordera deux points : les pratiques et les méthodes de soin ainsi que le caractère ambigu de certain d'entre eux. La convergence médicale entre le poison et la lèpre poussant le rédacteur des *Recettes médicales en provençal* à préconiser l'emploi de la thériaque pour soigner les lépreux⁶⁷ n'a pas d'avatar littéraire. Le *Lancelot en Prose* décrit toutefois une clinique médicale : une jeune fille prépare une potion qu'elle donne à boire à Lancelot qui a bu l'eau empoisonnée par les serpents :

⁶⁵ *L'Estoire del Saint Graal*, *op.cit.*, t. II, 833, p. 527.

⁶⁶ F. Collard souligne que les affaires d'empoisonnement qu'il a étudiées se concluent dans quatre-vingt-dix pour cent des cas par la mort de la victime (*Le crime de poison au Moyen Âge*, *op.cit.*, p.73). Il est difficile d'estimer la fréquence réelle de la *venenatio* ; de nombreuses études ne précisent pas de quelle manière les meurtres recensés sont perpétrés. Voir : M. Bourin, B. Chevalier, « Le comportement criminel dans les pays de la Loire moyenne d'après les lettres de rémission (1380-1450) », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, 88, 1981, p. 245-263. M-T Lorcin, « Les paysans et la justice dans la région lyonnaise du XIV et du XV^e siècle », *Le Moyen-Âge*, XXII, 2, p. 269-300. D'autres étudient des cas très minoritaires ou particuliers. Voir : N. Gonthier, *Délinquance, justice et société dans le Lyonnais médiéval*, Paris, Arguments ; 1993. J. Monfrin, « Etudiants italiens à la fin du quatorzième siècle », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 65, 1951, p. 195-261.

⁶⁷ *Op. cit.*, 217, p.163.

Lors vait par la prairie et quelz herbes teles come ele cuide bonnes a venin oster, puis revient et les trible au pont de l'espee Lancelot en la coupe meismes qu'il ot beu et met avec triacle, puis li oevre la bouche et l'an met anz .I. petit. Et il les boit, si com il puet ; mais il estoit ja si anflez que ses jambes n'estoient pas moins grosses que .I. home par mi le piz.⁶⁸

Le récit est relativement réaliste ; une médication herbeuse dont il ne spécifie pas la composition est mélangée avec la thériaque, médicament de référence contre les poisons. Allant de la préparation du remède à sa prise, le récit oppose l'intervention du thérapeute à l'envenimement gagnant le patient. Toutefois, cette réponse technique ne guérit pas immédiatement Lancelot, dans la mesure où elle ne résout pas la conjonction entre son empoisonnement et la mélancolie amoureuse dont il souffre parce qu'il est séparé de Guenièvre ; le récit dilate par ailleurs sa maladie en décrivant celle de la jeune fille, malade d'amour pour Lancelot. En distinguant la guérison de la mélancolie réelle de celle de la mélancolie métaphorique (la *venenatio*), le roman associe l'épisode à un type de pathologie atrabilaire littéraire qui exige des cures aussi bien affectives que médicales et qui s'applique notamment à la folie. *Guillaume de Palerne* propose un autre type de cure : une clinique cosmétique comprenant un bain et le rhabillage du patient. La reine de Sicile conseillée par le clerc Moisant s'est déguisée en cerf et a rejoint Guillaume et son amie⁶⁹, dont une vision lui a révélé la présence⁷⁰. Aidée d'une demoiselle de compagnie, elle les dépouille de leurs peaux de bêtes⁷¹ et les fait entrer dans un bain :

Lor baing furent apareillié,
Deschaucié sont et desvestu,
Ens sont entré et fait lur fu
Quanqu'apartient a noble gent.
(...)
Quant del tot l'ot bien atillie
Comme el pot mix, sans faintise,
Si l'a par la destre main prise,
Disi au damoiseil l'enmaine
Ou ele remetoit grant paine
De lui en tel guise atoner
Que on ne l'en peüst blasmer ;
Non fera on qui tout n'avra,
Car richement l'apareilla
De garnemenz riches et biaux (v. 5350-5354 et 5362-5371).

⁶⁸ *Lancelot*, IV, LXXVI, 5, p. 136.

⁶⁹ *Guillaume de Palerne*, v. 5174-5177.

⁷⁰ *Ibid.*, v. 4715-4873.

⁷¹ *Idem*, v. 5332-5338.

La guérison de Guillaume évince la médicalisation au profit d'une opération anthropologique : le personnage retrouve ses attributs sociaux et sera plus tard rétabli dans son identité filiale, la reine de Sicile étant sa mère. Le bain et le rhabillage sont des éléments essentiels des cliniques cosmétiques, que l'on emploie ailleurs pour soigner la démence mélancolique ou la dépression héroïque suicidaire⁷². Il semble, bien que le récit ne le spécifie pas, que ce bain revête une sorte de fonction magique implicite basée sur sa capacité à concentrer les versants thérapeutiques et éthiques de la guérison du personnage ; nanti d'une fonction religieuse sous-jacente, il rappelle celui qui le prend à son appartenance humaine et chrétienne. Concentrant les attributions magiques qui reviennent généralement aux personnages appliquant une clinique cosmétique et que la reine de Sicile ne possède pas, il devient l'inverse exact de l'onguent qui a servi à transformer Guillaume en loup. Les soins médicaux disparaissent donc au profit d'une action qui annule les effets de cet avatar magique du poison ; l'expulsion de la matière néfaste cède donc la place au rétablissement de la nature initiale du personnage, dont la révolution des propriétés intrinsèques est annulée. Les récits de *Guillaume de Palerne* et du *Lancelot en Prose* décrivent des guérisons dont le principe reprend celui de la cure de plusieurs mélancolies graves : l'affranchissement des modèles médicaux au profit de types « transversaux » de cliniques motivés fondamentalement par le décalage effectif entre les maladies connues des médecins et celles que les écrivains décrivent, et par le souci de réinsérer leurs personnages dans des réseaux sociaux et affectifs. On soigne une *venenatio* mélancolique, mais aussi la solitude ou la marginalité dont le patient souffre ou dont il risque de souffrir. Beaucoup plus spécifiques au poison sont les cliniques ambiguës. Elles reposent sur le motif de la « plaie envenimée incurable », et il en existe deux espèces. Dans la première, il faut déceler l'empoisonnement pour que le malade guérisse ; dans la seconde, l'intoxication annule les soins qu'on lui prodigue. Le premier type peut relever du « venin caché », dans la mesure où l'on ne détecte pas tout de suite sa présence. Les médecins qui soignent Tristan souffrant des blessures provoquées par la lance envenimée du Morholt ne s'aperçoivent tout d'abord pas de l'existence du poison⁷³, à l'instar de ceux que Thomas place au chevet de son personnage⁷⁴. Les compagnons de Pierre qui tentent de le soigner aggravent ses souffrances pour la même raison⁷⁵. Le *Tristan en Prose* montrant les médecins examinant Tristan blessé et empoisonné par Marc souligne leur incapacité unanime à le guérir mais ne dit pas qu'ils ne remarquent pas la présence du venin⁷⁶. À l'exception des récits de la mort de Tristan chez Thomas et dans le roman en prose, l'enjeu sera de trouver un bon thérapeute. *L'Estoire del Saint Graal* et le *Tristan en Prose* opposent alors les examens rapides des premiers médecins à l'examen attentif présidant à la guérison :

⁷² Voir : P. Levron, « La clinique cosmétique, ou comment laver la mélancolie. Enquête sur les textes littéraires des douzièmes et treizièmes siècles », *Laver, monder, blanchir, discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*, dir. S. Albert, Paris, P.U.P.S, 2006, p. 51-68.

⁷³ *Le Roman de Tristan en Prose*, t. I, 305, p. 154-155.

⁷⁴ *Le Roman de Tristan de Thomas*, v. 1061-1062.

⁷⁵ *L'Estoire del Saint Graal*, t. II, 826, p. 522.

⁷⁶ *Tristan en Prose*, t. IX, VIII, 76, p. 188.

Et ele le fait maintenant porter enmi le praiel al soleil, et il comence a regarder la plaie d'une part et d'autre et tant que il conoist qu'il i avoit venim, par coi ele ne pooit garir si legierement devant que il en fu ostez.⁷⁷

La certitude de savoir en est parfois ébranlée :

Quant Yselt voit ce, ele en est tote esbahie, si que ele maudist son sens et son savoir, et dit bien tot apertement qu'ele ne set rien de ce dont ele cuide plus savoir que feme qui soit ou monde.⁷⁸

Le *Tristan en Prose* fait précéder la découverte de l'empoisonnement par l'échec d'un examen conventionnel qui place la jeune fille, réputée pour ses compétences en médecine, en position de doute. L'antagonisme entre elle et les médecins réside dans sa décision de faire deux nouveaux examens : l'un dans les mêmes conditions qu'au début, le second au soleil⁷⁹. Ces deux épisodes ne déjouent pas totalement la voie médicale, dans la mesure où ils décrivent ensuite la réussite d'un traitement approprié, mais attirent l'attention sur l'extrême subtilité d'un empoisonnement mélancolique nécessitant, dans les deux cas, que le patient dispose simultanément d'un médecin compétent et d'un milieu qui lui est favorable. Les écrivains du Moyen Âge central font de cette conjonction un élément fondamental de la guérison de maladies mélancoliques touchant aussi bien l'esprit que le corps. Par sa clinique, l'empoisonnement se rattache donc à une affection atrabilaire particulièrement sérieuse. Le second type de clinique ambiguë apparaît dans le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes⁸⁰. Méléagant fait appliquer des onguents nocifs à son prisonnier, le sénéchal Keu :

Ancontre un bien qu'il me feisoit,
 Et Meliaganz d'autre part,
 Ses filz, qui plains est de mal art,
 Par traïson a lui mandoit
 Les mires, si lor comandoit
 Que sor mes plaies me meïssent
 Tex oignemanz qui m'oceïssent.
 Ensi pere avoie et parrastre,
 Que quant li rois un bon anplastre
 Me feisoit sor mes plaies metre,
 Qui molt se volsist antremetre
 Que j'eüsse tot garison,
 Et ses filz, par sa traïson
 Le m'an feisoit tost remüer,
 Pour ce qu'il me voloit tüer,
 Et mettre un malvais oignemant (vers 4028-4043).

Le sénéchal est infantilisé par une vulnérabilité extrême causée par ses blessures et par leur envenimement. Le motif de la blessure toxique incurable est profondément transformé, dès lors qu'il n'est pas la cause de l'intervention du

⁷⁷ *L'Estoire del Saint Graal*, t. II, 839, p.531.

⁷⁸ *Le Roman de Tristan en Prose*, t. I, *op. cit.*, 314, p. 158.

⁷⁹ *Ibid.*, 315, p. 158-159.

⁸⁰ Édité par M. Roques, Paris, Champion, 1965.

médecin, mais son résultat : le corps du malade est le terrain d'une bataille médicale qui matérialise la psychomachie opposant le roi Baudemagu, garant des valeurs courtoises, à son fils Méléagant, animé par un désir mélancolique violent et impérieux pour Guenièvre, qu'il a emmenée en captivité. L'onguent délétère que le fils fait appliquer sur les plaies de Keu l'expose à deux traumatismes atrabilaires majeurs : la captivité, définie souvent comme une épreuve traumatisante et qui est parfois liée à l'amour héroïque⁸¹ et à la folie⁸², et la contamination de l'organisme par une substance chimique destructrice. Aussi indéterminée que certains venins, cette dernière n'est pas mélancolique par sa composition mais par son application dans un contexte anxiogène pour sa victime ; en réalisant les pulsions cruelles et destructrices de Méléagant, il illustre sa violence atrabilaire. Loin de la métaphorisation plus ordinaire de la bile noire ou des passions mélancoliques par le poison, il revêt ici une véritable valeur concrète alors même que le récit maintient une association idéologique serrée entre le venin et le paradigme littéraire des pathologies mélancoliques fondé sur la nature commune d'épreuves menaçantes pour la santé psychique et la santé physique. L'ambiguïté de la clinique ne tient plus au manque de perspicacité des médecins ou à la difficulté de déceler le poison, mais à sa subversion fondamentale. Le poison s'apparente à la mélancolie et à la bile noire par ses facultés subversives capables de transformer des épisodes de restauration de la nature initiale d'un personnage en scènes de souffrance et de crise.

L'association idéologique du poison à la bile noire et aux passions mélancoliques se produit quand les auteurs qui le font intervenir utilisent trois motifs-cadres essentiels. Les deux premiers sont constants : il s'agit de l'intégration du venin à une typologie poétique des maladies atrabilaires reposant sur l'épreuve de souffrances intenses et sur la perte par le corps de son unité initiale exigeant une guérison aussi bien du corps que de l'esprit ainsi que de la révolution des propriétés intrinsèques de la victime. Le troisième, tout aussi indispensable que les autres, est variable : c'est la capacité de la substance agressive à métaphoriser ou à incarner une passion ou un fluide atrabilaire. Les romans profanes inversent donc concrètement la métaphore répandue dans la littérature religieuse du péché capital comparé à un poison. Cette technique d'insertion par des motifs fonctionnels transversaux sert tout d'abord à définir le cadre idéologique de la mélancolie et ensuite à la nommer de manière indirecte. Fascinants et néfastes, la mélancolie et le poison, ou le poison mélancolique attirent l'attention sur l'impérative domination des passions délétères...

Pierre Levron

⁸¹ Pour Lancelot. Voir : *Lancelot du Lac IV, Le val des amants infidèles*, édité par Y. G. Lepage, traduit par M.-L. Ollier, Paris, Librairie générale française, 2002, 39, p. 432-442.

⁸² Pour Crompart. Voir : Adenet le Roi, *Cléomadès*, édité par A. Henry, *Les œuvres d'Adenet le Roi*, t. V, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1971, v. 7007-7012.